

Article de Théophile Gautier paru dans le Moniteur Universel du 6 août 1866

Théophile Gautier (1811-1872) est un écrivain et poète français, d'abord romantique puis précurseur du Parnasse. Il défend l'idéal de « l'art pour l'art » et excelle dans le style et la forme. On lui doit *Le Capitaine Fracasse*, *La Morte amoureuse* et *Émaux et camées*. Voyageur passionné, il publie aussi de brillants récits de voyage. Critique d'art influent, il laisse une empreinte durable sur la littérature du XIX^e siècle.

Théophile Gautier est allé voir le spectacle de Blondin à Vincennes, au plateau de Gravelle, et exprime son admiration pour lui dans cet article paru le 6 août 1866 en première page du Moniteur Universel à la rubrique « Revue des théâtres ».

(Figure dans la biographie de Jean-Louis Brenac, Tome II, page 106)

La mode a des caprices inexplicables. Blondin, qui faisait fureur dans le nouveau monde et par contre coup dans l'ancien, quand les journaux américains nous apportaient le récit de ses prouesses aériennes répété par tous les journaux européens, Blondin, le seul Blondin, le vrai Blondin, a renouvelé, ici, devant un trop rare public ses vertigineux exercices. La Renommée avait-elle menti avec ses cent trompettes ? La gloire de l'illustre acrobate était-elle un hoax, un hombug transatlantique, un de ces canards mystificateurs sérieusement travaillés à la manière d'Edgard Poë ? Nullement : Blondin a tenu et au delà tout ce que sa réputation promettait pour lui. Quelle peut être la cause de cette froideur si peu méritée ? Est-ce parce que sous la corde tendue à une prodigieuse élévation le Niagara ne précipite pas avec un fracas de tonnerre son immense cataracte, dont les fumées d'écume rejaillisse presque à la hauteur de la chute balançant des arcs-en-ciel ? Ce décor eût certainement ajouté à la splendeur et à l'intérêt de la représentation. Mais franchement Blondin ne pouvait emporter le Niagara parmi ses accessoires. Si ce n'est la beauté du spectacle qu'on regrette, on s'imagine peut-être que le danger est moindre. Mais que l'on tombe de plus de trente mètres de haut sur la terre ou dans une cataracte, la mort est également certaine, et même en cas de malheur être brisé contre le sol nous paraît plus horrible que d'être noyé dans le tourbillon d'un fleuve. L'éloignement du lieu où Blondin accomplissait ses prouesses n'est pas une raison suffisante, car l'annonce d'une course y fait courir ce qu'on est convenu d'appeler tout Paris. Mais l'on a tant parlé de Blondin qu'il est usé d'avance ; il semble qu'on l'ait déjà vu, et pourtant jamais acrobate plus extraordinaire ne s'est promené avec autant d'aisance au-dessus des vulgaires humains.

Nous allons, puisque l'absence de premières représentations nous laisse de la place cette semaine, écrire le plus fidèlement possible les merveilles dont nous avons été témoin.

Au fond du champ de manœuvres de Vincennes, sur le plateau de Gravelle, au-delà des tribunes des steeple-chases, Blondin avait tendu à une hauteur qui égale presque celle de la colonne Vendôme, sa corde longue de 100 mètres. Deux énormes mâts carrés soutenaient à ses extrémités cette corde, immobilisée de cinq mètres en cinq mètres par des cordelettes, dessinant comme le squelette d'une immense tente sans velum.

A l'heure fixée pour le commencement du spectacle, on vit s'élever dans l'air, le long de la poutre dressée au couchant, une sorte de mannequin hissé par une corde glissant sur sa poulie. Ce mannequin prit pied sur une plate-forme étroite au niveau du câble d'exercice et, soutenant de ses deux mains un énorme balancier, s'avança sur le câble à pas comptés.

Ce mannequin était l'acrobate. Il avait revêtu un costume de chevalier des croisades, genre troubadour, - ce style est encore accepté en Amérique - Ses jambes emprisonnées dans un réseau de mailles brillantes, étincelaient aux derniers feux du soleil, et son casque, surmonté d'un panache tricolore, renvoyait les rayons qui le frappaient.

Un immense éclat de rire accueillit à ses premiers pas ce Mengin de l'azur, à qui il ne manquait qu'un Vert-de-Gris lui jouant un air d'orgue derrière le dos ; mais bientôt l'étonnement, l'admiration, la stupeur même remplacèrent chez les spectateurs ce premier mouvement d'ironie assez légitime. A voir ce chevalier parcourir lentement et

majestueusement sa route aérienne, on eût dit un héros de l'Arioste marchant sur les nuages à la conquête de quelque Angélique, un Roger sans hippogriffe, soutenu dans sa course impossible, par les mains d'un invisible génie. Aux yeux de l'imagination transportée, les moyens grossiers de l'ascension disparaissaient. Plus de poteau, de câble, de balancier, le héros restait seul, accomplissant sa tâche surhumaine.

Arrivé à l'extrémité du câble Blondin s'arrêta. Il jeta un rapide coup d'œil sur la foule massée au-dessous de lui, et plongeant du regard à l'horizon, il put contempler un des plus magnifiques spectacles de la nature. La Marne déroulait à ses pieds son large ruban liquide argenté par les nuages et frangé du vert des joncs et des herbes aquatiques ; les forteresses gardiennes de Paris et Paris lui-même, illimité et bleuâtre avec son tumulte de toits, de tours et de clochers, gisaient au-dessous de lui, comme une vaste carte topographique. Du haut de sa corde il dominait tout. L'empire de l'air lui appartenait, et il voyait un de ces spectacles réservés aux oiseaux et aux aéronautes. C'était moins sauvagement grandiose que le Niagara se ruant vers son abîme, mais c'était aussi beau.

Bientôt l'acrobate reprit sa course sur le câble, mais cette fois d'un pas précipité. Revenu à, son point de départ, il changea de costume sous une tente promptement dressée sur la plate-forme et il reparut dans le véritable costume de sa profession, maillot couleur de chair constellé de médailles sur la poitrine, caleçon court et de teinte sombre.

Au héros avait succédé le gymnaste funambulesque non moins étonnant, non moins admirable. Arrivé au milieu de sa course, Blondin se coucha sur le câble, abandonnant son balancier ; resté immobile sur la corde roide, et se soutenant des deux mains avec la perche transversale, il se plaça la tête sur le câble et les jambes en l'air, et resta ainsi quelques instants sans remuer. Puis il commença à se démener comme un télégraphe aérien transmettant ses hiéroglyphes.

Au bout du câble, Blondin se fit bander les yeux et jeter sur les épaules un sac troué à la hauteur des bras pour les laisser libres. Quand l'acrobate aveuglé, tenant en main son balancier, trébuchant à chaque pas, s'avança, sur cette route aussi étroite que le redoutable pont d'Alsirat, que les vrais croyants doivent franchir pour atteindre le paradis de Mahomet, un moment de terreur et presque d'horreur s'exhala des poitrines de cette foule qui l'observait. On était venu chercher des émotions, on les trouvait trop fortes. Beaucoup de spectateurs détournèrent la tête de peur d'assister à la chute du téméraire funambule. Le gamin d'Henri Monnier qui disait « Je n'ai jamais vu tomber personne du cintième », eût lui-même fermé les yeux devant l'audace de Blondin.

Mais lui, parvenu à mi-longueur de son câble, recommença, ainsi encapuchonné, les exercices qu'il avait exécutés les yeux ouverts, se couchant, s'accroupissant sur sa corde, pirouettant sur la tête, et retombant à cheval. Quand Blondin, revenu à sa plateforme, retira son sac et son bandeau, de longs applaudissements l'accueillirent. Au silence imposé par une émotion poignante, allant jusqu'à l'angoisse, succéda une bruyante et enthousiaste manifestation, qui dut arriver comme un murmure au triomphant acrobate perdu dans le bleu du ciel.

Alors le gymnaste se munit d'une chaise qu'il s'accrocha au col, s'avança jusqu'au milieu du câble et s'assit sur la chaise tenue en équilibre. Puis la plaçant en diagonale, de façon à ce qu'un pied de devant et un pied de derrière portassent seuls sur la corde, il en escalada les barreaux et se tint debout au sommet du dossier, incliné, les bras nageants, le talon relevé dans la position d'une Victoire qui aurait perdu ses ailes et qui planerait néanmoins. Le génie de la colonne de Juillet donne assez bien l'idée de cette posture, qui semble impossible pour un être dénué de plumes. Blondin justifie l'axiome de Nadar : pour voler, il faut être plus lourd que l'air.

Arrivé à la plate-forme, il accomplit, en retournant à son point de départ, son dernier exercice, qui consiste à porter sur son dos l'acolyte avec lequel il a, de cette façon, traversé la Niagara sans se laisser étourdir par la fracas des eaux furieuses et le hurlement de l'abîme insulté.

A ce moment, on ne savait pas lequel on devait admirer le plus, de l'acrobate parcourant son fil aérien avec son lourd et précieux fardeau, ou de l'homme assez plein de foi pour confier sa vie à l'habileté d'un funambule. Même

avec l'espoir d'être à jamais libéré du feuilleton et pourvu d'une riche sinécure, nous n'accepterions pas la proposition de cette périlleuse promenade dans le vide.

Ce qui distingue le talent de Blondin, c'est une aisance parfaite : ses mouvements sont si naturels, si souples, si pleins de sécurité, que ses diaboliques exercices paraissent faciles et que l'on serait tenté de se faire hisser sur la corde pour les essayer à son tour. Il ne faudrait pourtant pas s'y fier. Le métier de funambule est un de ceux où il n'est pas permis de se faire des illusions d'amour-propre sur ses aptitudes ; il faut payer de sa personne, et argent comptant. Le tour est fait ou il n'est pas fait, et la moindre faute est punie de mort ; on peut se tromper sur les planches, on ne se trompe pas impunément sur la corde. Il y a dix manières d'interpréter plus ou moins bien une tirade, mais il n'y en a qu'une d'aller d'un bout à l'autre d'un câble à trente mètres de hauteur. Vraiment on ne fait pas assez cas de l'acrobate : c'est un artiste sérieux, il tient ce qu'il promet ou il se tue. Ses exploits sont indiscutables et il mérite bien les applaudissements pour lesquels il expose sa vie. Aussi accordons-nous à Blondin, le héros du Niagara, les honneurs du feuilleton.

THEOPHILE GAUTIER